

Sylvaine Jaoui

An illustration in a soft, painterly style. A young girl with dark skin and hair pulled back is smiling and covering the eyes of a boy with light skin. The boy has a somber expression. They are both wearing blue and white striped shirts. The background is a simple, light-colored wall.

F O R T
C O M M E U L Y S S E

casterman

POCHE



F O R T

COMME ULYSSE

Au moment où j'entrais, j'ai entendu Solal dire discrètement à sa petite bande :

—Tiens, voilà le bigleux... Il faudrait lui dire d'aller s'acheter des yeux, il aurait l'air moins con.

Pas facile de garder le moral quand on perd la vue et que tout le monde vous regarde comme une bête curieuse. Heureusement pour Eliott, il a un modèle : Ulysse, le héros fort et rusé de l'*Odyssée*. Et puis surtout il y a la belle Espérance... Même si le monde lui semble flou, Eliott ne voit qu'elle.

ON NE VOIT BIEN QU'AVEC LE CŒUR*

*Antoine de Saint-Exupéry

aventure

policier

comme
la vie

humour

science-
fiction

épopée &
legende

historique

fantastique

dès 10 ans

www.casterman.com

Extrait de la publication

Fort comme Ulysse

Ouvrage publié avec le soutien
du conseil général de l'Yonne
à l'occasion d'une résidence d'écrivain
à la maison Jules-Roy à Vézelay en 2010.

casterman
87, quai Panhard-et-Levassor
75647 Paris cedex 13

www.casterman.com
ISBN 978-2-203-06685-4
L.10EJDN001110.N001

casterman

© Casterman 2011, 2012 pour la présente édition
Achevé d'imprimer en mai 2012, en Espagne.
Dépôt légal : août 2012 ; D.2012/0053/372
Déposé au ministère de la Justice, Paris
(loi n° 49.956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse).

Tous droits réservés pour tous pays. Il est strictement interdit, sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, de reproduire (notamment par photocopie ou numérisation) partiellement ou totalement le présent ouvrage, de le stocker dans une banque de données ou de le communiquer au public, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit.

Sylvaine Jaoui

F O R T
C O M M E U L Y S S E



Illustré par Sibylle Delacroix

casterman
POCHE

Extrait de la publication

*À Pierre Bottero
Où qu'il soit
Car il est toujours là...
S.J.*



MA VIE EN FLOU

- Tu vas où Eliott ?
- Au CDI...
- Maintenant ? Mais on n'a pas encore bouffé...
- C'est immonde ce qu'il y a à manger.
- Ça, c'est vrai ! Mais si tu éponges les concombres avec ta serviette et que tu essuies la sauce du poulet sur le bord de ton assiette, ça devrait pouvoir passer.
- Pas sûr...
- Alors, donne-moi cinq minutes pour avaler mon repas, je viens avec toi au CDI.
- Non, t'es sympa... Je vais me débrouiller tout seul. Je dois juste récupérer un mail que mon père m'a envoyé.
- Ça ne me dérange pas de venir avec toi.

— Je sais, mais j'y vais tout seul quand même.

— Comme tu veux...

J'ai bien senti un peu d'agacement dans la voix de Nathan, je voyais très bien qu'il voulait m'aider, mais j'aime aussi être seul et me prouver que j'y arrive.

En plus, après la cantine, la plupart des garçons de ma classe se retrouvent pour jouer au foot. Je n'y ai plus ma place. Nathan, lui, est un super gardien de but.

Il n'y avait aucune raison qu'il se prive de ce plaisir pour moi. Je lui ai dit gentiment :

— Je vais au CDI trois minutes et après je te rejoins dans la cour... D'accord ?

Mon meilleur copain ne m'a rien répondu. On savait très bien tous les deux que ça n'était pas vrai. J'ai filé sans ajouter un mot. J'ai traversé le long couloir et j'ai appelé l'ascenseur. Quelqu'un a grommelé derrière moi :

— On ne joue pas avec l'ascenseur, jeune homme, il est réservé aux enseignants...

Je n'ai pas eu besoin de me retourner pour reconnaître Sarailh, le prof d'histoire le plus antipathique de l'histoire de l'enseignement. Son horrible voix grinçante imitée au-delà des frontières

du collègue m'a suffi. Je lui ai montré le passe qu'on m'a confié en début d'année. Il l'a observé attentivement :

— Désolé Elliott, je ne savais pas...

Son odeur tenace de transpiration m'a donné la nausée. Un peu confus de m'avoir interpellé comme si j'étais un tricheur, il a essayé de se la jouer prof sympa, je crois même qu'il m'a souri :

— Alors Elliott, comment se passe cette première année au collègue ?

— Ça va...

— Tu as qui en histoire ?

— Mademoiselle Marchal.

— Ah...

J'ai réprimé un fou rire en entendant son « ah »... Inutile de voir les coins de sa bouche pour savoir qu'ils devaient être inclinés vers le bas, façon smiley « pas content ». Au collègue, tout le monde sait que Sarailh déteste la très jolie Mlle Marchal, avec ses robes légères, son sourire aux lèvres et son odeur de jasmin qui la suit partout.

Heureusement, l'ascenseur est arrivé et je n'ai pas eu à discuter davantage avec le vieil ours. J'ai

tâté les montants des portes de la main droite et j'ai pu rentrer direct sans me cogner.

Comme d'habitude, il régnait un joli bazar au CDI.

Non pas le bazar pénible d'une salle de classe dans laquelle le prof n'est pas encore arrivé et où les élèves se défoulent en l'attendant. Non, plutôt l'ambiance d'un lieu où l'on sait qu'un adulte est présent mais qu'il n'est pas très sévère.

Je viens assez rarement au CDI, mais c'est toujours le même chahut depuis que Mme Stabat, la documentaliste, est arrivée en novembre dernier. C'est une femme étrange qui parle très peu. Elle semble regarder les élèves sans les voir et écouter leur brouhaha sans l'entendre. Elle est là, c'est tout. Elle traverse les lieux et les gens. À moins que ce ne soit le contraire... Certains l'ont surnommée Casper, comme le fantôme.

Je me suis approché.

— Bonjour, madame.

— Bonjour.

J'ai senti une grande tristesse m'envahir. Ça m'arrive de plus en plus souvent désormais de capter des émotions lorsque je suis près de quelqu'un. Mon père dit que je suis en mode Wi-Fi !

J'ai respiré un grand coup et je lui ai demandé :

— Est-ce que je peux aller sur Internet s'il vous plaît ? Je dois récupérer un document pour le cours de français.

— Va sur le poste 7, il est connecté. Tu auras besoin d'imprimer ?

— Oui, au moins vingt pages, mais il me reste des unités sur ma carte.

— Très bien... alors vas-y.

Il y a quand même une chose qui est étonnante avec cette femme : même si tout dans son comportement vous indique qu'elle est à des années-lumière de la terre, elle répond précisément quand vous lui demandez une chose.

Je me suis assis face à l'ordi et j'ai sorti ma grosse loupe.

Depuis un certain temps, je me moque que des élèves me voient collé à l'écran comme un poisson-ventouse à son aquarium. Après tout, qu'est-ce que ça peut me faire... D'ici peu, je ne les verrai plus, tous ces visages tournés vers moi. Je continuerai juste à les entendre chuchoter :

— Mais qu'est-ce qu'il a ?

— Il a une maladie super grave des yeux depuis qu'il est en CE1 et il est en train de devenir

aveugle. Il paraît que d'ici peu, il ne verra plus rien du tout.

— Ah, c'est horrible... Moi, je ne pourrais pas...
Parce que tu crois que je peux, moi ?

J'ai tapé « Yahoo » comme j'ai pu pour accéder à ma boîte mail. À cette heure-ci, papa avait dû m'envoyer mon texte adapté. Je savais bien qu'il avait beaucoup de travail en ce moment, n'empêche que j'avais été très contrarié hier soir quand il m'avait annoncé, en rentrant à plus de vingt et une heures, qu'il n'avait pas eu le temps de m'adapter le chant 2 de l'*Odyssée*. Je devais l'avoir pour le cours de français et si le texte n'était pas en police Arial, caractère 48, impossible de le lire.

— Désolé, Elliott, j'ai pas pu... J'avais un boulot dingue aujourd'hui et mon boss ne m'a pas lâché.

— Tu me le fais maintenant, alors ?

— Je suis cassé là... Je suis debout depuis six heures ce matin et je n'ai pas encore dîné. T'as français à quelle heure demain ?

— À treize heures vingt-cinq, après le repas.

— Tu l’auras... Je te le maile demain midi du bureau. Ne fais pas cette tête. Tu as accès à Internet au CDI, non ?

— Oui, mais il faut que j’aie le temps de le lire avant le cours. Le prof va nous interroger dessus.

— Ah mince... Bon ben, je vais le faire maintenant.

Ma mère, qui venait d’arriver dans le salon avec le plat à gratin, lui a demandé :

— Tu dois faire quoi à cette heure-ci ?

Papa a répondu du tac au tac :

— Manger tes délicieuses lasagnes maison, pourquoi ?

Puis il a attendu que ma mère ait le dos tourné pour me chuchoter à l’oreille :

— Chut... Pas un mot pour ton texte de français, elle va encore s’inquiéter pour rien. Je m’y mets dès que j’ai avalé mes pâtes.

S’inquiéter... Le mot est faible !

Pour le moindre petit problème me concernant, ma mère est complètement stressée. Elle pose trente-six mille questions à toute allure, elle va et vient dans la pièce sans raison et puis soudain,

sa voix se casse, elle est au bord des larmes et elle se sauve dans sa chambre.

Elle n'a pas toujours été comme ça.

Quand j'étais petit, elle était super drôle. Je me souviens, elle inventait des fêtes pour n'importe quoi. Si elle achetait les premières fraises de la saison au marché, ça devenait la Sainte-Fraise. Elle en prenait trois cageots, on les lavait, on les équeurtait, on les mettait dans des gobelets en plastique et on invitait toute la famille à venir en manger.

Elle se levait, le ciel était bleu, elle décrétait que ce serait la couleur du jour. On s'habillait lavande, elle cuisinait outremer et on devait prononcer le mot turquoise le plus de fois possible.

Je vous passe les journées « Carnaval à Rio » avec salsa, cocktails et fabrication de masques pour tout l'immeuble ; le voyage « C'est le destin qui choisit » : on tire aux dés le numéro de l'autoroute, le nombre de kilomètres, et on s'arrête là où le hasard l'a décidé ; le repas « N'importe quoi » une fois par mois : chacun remplit son panier avec exactement ce qu'il veut manger. En ce qui me concerne, c'était toujours Nutella, fraises Tagada, frites, mousse au chocolat.

Oui, on peut dire que ma mère était marrante.

Et puis, il y a eu les premiers examens pour mes yeux et l'annonce de ma maladie. Elle n'y avait pas cru. Alors, on avait changé de médecin et on avait fait d'autres examens.

Elle avait affirmé que c'était une erreur, qu'il était impossible que je perde la vue. Alors elle avait exigé qu'on refasse encore d'autres examens... Papa avait obtenu un rendez-vous avec un grand patron dans le meilleur service d'ophtalmologie d'un hôpital parisien.

On avait pris le train à Avallon.

Je me souviens, maman s'était acheté des grandes lunettes rouges avec un gros nez et une fausse moustache dans un magasin de farces et attrapes. À mon père qui lui demandait d'arrêter ses pitreries dans la salle d'attente, elle avait répondu en riant :

— C'est une question de politesse. Tous ces grands patrons sont des clowns, je ne veux pas qu'ils se sentent seuls.

Elle avait tenu bon et elle était entrée dans le cabinet avec son déguisement. Le médecin lui avait souri et il avait sorti de sa poche un nez rouge en

plastique. Il lui avait confié que pour examiner un enfant, il valait mieux être un clown qu'un docteur et qu'il ne se séparait jamais de son accessoire.

Alors, pour la première fois, maman avait écouté la parole d'un médecin et j'avais vu couler de vraies larmes à travers ses fausses lunettes.

J'avais huit ans et l'homme au nez rouge m'avait expliqué tranquillement qu'il n'y avait pas de traitement possible pour moi. Que j'allais perdre la vue progressivement mais que j'avais encore quelques années devant moi avant que ça n'arrive. Il avait ajouté :

— C'est ennuyeux certes... Ça va changer ta vie et celle de tes parents, je ne te le cache pas. Mais moi qui ai consacré ma vie à tenter de guérir les yeux des autres, je sais une chose : « On ne voit bien qu'avec le cœur, l'essentiel est invisible pour les yeux. » Pour tout le reste, il va falloir te préparer avant que ta vue ne commence à baisser. Louis Braille était un petit garçon quand il est devenu aveugle à cause d'un accident. Une fois adulte, il a mis au point un alphabet qui permet aux non-voyants de lire : le braille. Tu vas prendre des cours très vite pour pouvoir lire avec tes doigts.

— Avec mes doigts ?

— Oui, le braille est un système de petits points en relief. Le livre sera comme un piano et tu en joueras avec tes doigts. Et l'avantage, c'est qu'en attendant, même si tes parents éteignent la lumière le soir, tu pourras continuer à lire ton histoire.

Je lui avais souri. Il m'avait donné son nez rouge...

— À dans six mois, bonhomme... parce que, à partir de maintenant, on se revoit tous les six mois. Et si tu veux que tes parents restent dans la salle d'attente la prochaine fois, tu n'as qu'un mot à dire !

Dans le train du retour, maman était restée muette. Elle avait jeté ses fausses lunettes dans la poubelle, près des sièges, et depuis elle avait cessé d'inventer des raisons de faire la fête.

Il n'y avait plus eu de Sainte-Fraise ni de repas « N'importe quoi ».

Plus jamais...

Ça faisait près de quatre ans maintenant.

J'ai tapé mon mot de passe à plusieurs reprises avant d'arriver à écrire le bon. La page d'accueil est enfin apparue. *Vous avez un nouveau message.* J'ai cliqué. C'était le mail de papa, il avait tenu parole.

J'ai téléchargé le document et j'ai appuyé sur *Print*. Les vingt-cinq pages sont sorties de l'imprimante toutes chaudes comme des croissants du four.

Je suis allé dans un coin pour les lire.

Même imprimé en caractère 48, il m'est quand même très difficile maintenant de déchiffrer un texte. Je suis obligé de coller mes yeux sur la feuille et de lire syllabe par syllabe. Ce qui fait que souvent, lorsque j'arrive au bout d'un mot, je ne me souviens plus de celui qui précède. Et je ne parle pas des migraines que ça me donne... Du coup, la lecture est devenue une vraie corvée. Quand je pense qu'en CP, j'avais su lire avant tout le monde et que j'adorais ça, ça me fout le cafard...

Cela faisait près de dix minutes que je tentais de décoder la réponse d'Antinoos, l'horrible prétendant, à ce pauvre Télémaque qui cherche à protéger sa mère, quand j'ai senti que quelqu'un m'observait attentivement.

J'ai reconnu la silhouette de Mme Stabat. Elle se tenait debout un peu plus loin. J'ai attendu qu'elle me fasse une remarque. Les gens qui ne savent pas ce que j'ai sont toujours surpris par ma façon de lire. Comme je ne porte pas de lunettes et que

mes yeux semblent normaux, ils ont l'impression que je fais l'idiot. Mme Stabat ne m'avait jamais vu un texte à la main. Les rares fois où j'étais venu au CDI, j'étais avec Nathan et des copains de ma classe pour un repérage de filles de cinquième ! Enfin, le repérage, c'était eux ; moi, j'écoutais, surtout.

Depuis que ma vue a beaucoup baissé, Nathan a pris l'habitude de me décrire tout ce qu'il voit. C'est assez drôle parce qu'il ne s'adresse pas à moi. Il est bien plus délicat que ça... Il fait semblant de parler tout seul à voix basse et ça donne : « Oh ! la bombe, à droite. Tout à fait le genre que je kiffe. Petite blondinette aux yeux charbon bien foutue. En revanche, sa copine, c'est un thon. Une horrible grande brune ultra maigre du type Famille Adams. Tiens, il y a Solal, le faux beau gosse de la classe, qui drague Océane. Il va se prendre un râteau... comme d'hab. » Bref, Nathan raconte tout ce qu'il voit et moi j'écoute, l'air de rien. Donc, impossible pour la bibliothécaire de se rendre compte de mon problème aux yeux.

Mais là, avec ma feuille au ras des cils, elle ne pouvait plus l'ignorer.

Je n'aime pas le moment où les gens comprennent que je suis malvoyant. Je ne supporte pas le ton qu'ils prennent pour me parler tout à coup. Leur fausse gentillesse m'humilie. Elle fait de moi un vrai handicapé.

Remarque, ces gens-là au moins, ils osent m'affronter. Il y a pire... Il y a ceux qui ont peur, comme si j'étais contagieux. Je n'ai pas besoin de voir leur regard effrayé, je les sens. Une odeur d'ammونياque et une agitation de bêtes piégées.

Mme Stabat, elle, n'a rien fait de tout cela. Elle est venue tout près, si près que j'ai senti son souffle sur ma joue, puis elle a disparu. Je n'ai même pas entendu ses pas sur le sol. Elle a reparu quelques minutes plus tard. Elle s'est assise à côté de moi et j'ai entendu une voix claire et ferme lire :

« Télémaque, que de grands mots ! Pourquoi nous insulter ? Voilà maintenant deux ans, bientôt trois, que ta mère trompe le cœur des Achéens, promet à chacun, donne de l'espoir à tous, nous couvrant de messages. Voici la ruse qu'elle médita dans son cœur. Elle avait dressé un grand métier pour y tisser fin une toile immense et nous affirmait que c'était pour le linceul de son beau-père Laërte. Mais, la nuit, elle détissait

